

un jour à ses disciples, aux néophytes de la religion du beau : " Vous n'avez pas plus à vous occuper de politique que de chasse au rat ! si vous aviez jamais lu dix lignes de moi, en les comprenant, vous sauriez que je ne me soucie pas plus de M. Disraeli et de M. Gladstone, que de deux vieilles cornemuses " (p. 60).

Pour la religion de la vérité, qui prêche des dogmes à croire et une morale à suivre, ç'a été, je le crains, un peu comme pour la politique, Ruskin ne paraît pas s'en être plus soucié que de la chasse au rat, bien qu'il soit allé faire les foins dans un couvent de moines d'Italie ; qu'il ait étudié les plus beaux chefs-d'œuvre des artistes chrétiens ; et qu'il ait défini sa croyance un " christianisme catholique : " ce qui n'a qu'une lointaine ressemblance avec la foi chrétienne et catholique. M. de la Sizeranne nous apprend qu'en 1848, temps de révolution, Ruskin fit la rencontre d'une jeune fille de Perth, belle comme un paysage fleuri et vert. Il l'épousa ; mais, au bout de six ans, sa femme, un peu trop pratique sans doute et moins éprise des horizons radieux, quitta ce conjoint uniquement passionné pour la belle nature et les beaux-arts ; et qui, du reste, ne sembla pas s'apercevoir de cette disparition, aussi banale que fortuite. Est-ce qu'un enthousiaste du mont Blanc, le regard fixé sur les neiges immaculées étincelant dans un ciel bleu, s'aperçoit qu'il a perdu son parapluie ?

Par malheur, en soixante-quinze ou quatre-vingts ans de vie, l'esthète ne s'est pas donné le loisir d'étudier la beauté éternelle, et l'Évangile qui en est le code divin. On le constate vite, en feuilletant les intéressantes pages du livre de M. de la Sizeranne, qui, dit-il, se borne à exposer les idées et théories de Ruskin, sans s'attarder à les combattre, ou même à les débrouiller.

Débrouiller, mettre au point les idées justes, riches et neuves, réfuter les bizarreries et ce qu'en anglais on appelle des *nonsense*, entassés pêle-mêle dans cette mon-